

« Celtique ? », I'

L'exposition *Celtique ?* présentée depuis le 18 mars au musée de Bretagne, à Rennes, propose d'interroger le caractère celtique de la Bretagne de l'âge du fer à nos jours à travers l'archéologie, l'histoire, la linguistique, la littérature, les beaux-arts, la musique et les produits marketing. Mais la volonté – louable, certes – de « déconstruire les clichés » d'un « récit régional » lié surtout à l'époque romantique est entachée d'amalgames, de manques et d'une vision orientée parfois bien peu scientifique... ► **PAR ENORA KERMAREC**



L'exposition tend à montrer que le caractère celtique de la Bretagne repose sur peu d'éléments tangibles, et le cheminement commence par l'accumulation de produits commerciaux arborant des attributs marketing tels que la triskèle, ce qui invite le visiteur à ne pas prendre au sérieux cette identité affichée, avant de le guider dans un parcours qui se veut scientifique, à travers l'archéologie et la linguistique, visant à démontrer que la civilisation celte s'arrêterait à la conquête romaine et que le reste ne serait que construction imaginaire.

Si l'idée est donc de démontrer au visiteur combien il faut se méfier des représen-

tations toutes faites, le procédé manque parfois de subtilité, telles les bornes parsemant l'exposition invitant les visiteurs à répondre « celte ou pas celte ? » à diverses questions souvent incongrues (comme la forêt, par exemple), ou par certains textes, qui sèment le doute dans l'esprit du visiteur là où il n'y a pas lieu, comme c'est le cas pour la langue bretonne.

Ainsi, le panneau à l'entrée de la section linguistique intitulé « Le breton, langue celtique ? » conduit-il le visi-

teur à s'interroger sur ce plan-là aussi alors qu'il est aujourd'hui tranché. Alors, pourquoi, en conclusion d'un tableau récapitulatif des langues du groupe celtique, qualifier le breton de langue néoceltique... ? Parle-t-on du français comme d'une langue néolatine ?

La carte présentant les migrations des Bretons insulaires au haut Moyen-Âge s'arrête à la Vilaine en s'appuyant sur les seules sources écrites, aucune approche transdisciplinaire, donc ; la linguistique comme la toponymie aurait permis d'inclure la presqu'île de Guérande et même quelques aires au-delà de la Bretagne actuelle.

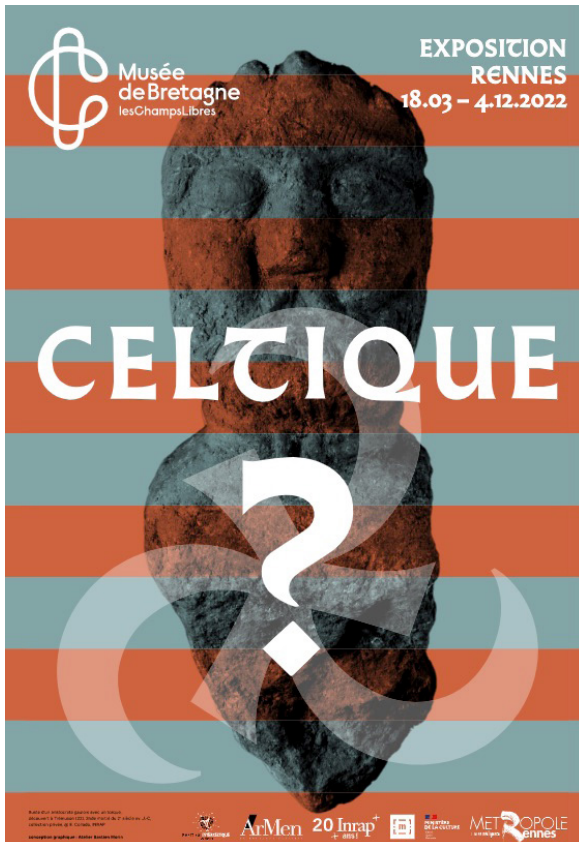
Même présentation tendancieuse concernant le *Barzaz Breiz*. Ce recueil de chants bretons édités par Théodore Hersart de La Villemarqué en 1839 a fait l'objet d'une longue controverse quant à l'authenticité des collectages, une authenticité qui a été définitivement établie par les travaux de Donatien Laurent à partir des cahiers originaux de La Villemarqué, retrouvés en 1964. Cette conclusion est curieusement omise dans la notice consacrée à cet ouvrage, dans laquelle, là aussi, il est laissé place au doute en indiquant : « Pour ses détracteurs, La Villemarqué [...] n'est qu'un faussaire qui a favorisé la naissance d'un nationalisme breton. L'œuvre suscite néanmoins une émulation certaine. »

Sur le plan politique, l'exposition évoque l'*emsav* d'avant la Seconde Guerre mondiale afin de mentionner la fascination exercée sur celui-ci par la lutte de libération nationale en Irlande et le panceltisme. Parmi les documents, pertinents, un numéro de *Breiz Atao*, qui l'est moins. Daté de mars 1933, il montre l'adhésion précoce de certains dirigeants de l'*emsav* aux thèses d'extrême droite. Si cette adhésion est une vérité historique, la présentation de ce numéro vient redoubler la présence d'autres documents, comme le brassard avec triskèle des *bagadoù stourm* pendant l'Occupation, qui semblaient suffisante dans un espace muséographique où chaque centimètre carré est précieux.

Il aura donc semblé visiblement important pour les organisateurs de l'exposition de pointer du doigt cette période incontestablement noire en Bretagne. On aurait aimé toutefois que soit laissée une place pour des réalisations de membres de gauche de l'*emsav*, tel l'ouvrage de Maurice Duhamel, *Histoire du peuple breton*, édité par War Sao, proche du Parti communiste, et qui arborait une triskèle en couverture.

Sur le plan musical, qui a occupé une grande place dans le renouveau culturel breton d'après la Seconde Guerre mondiale, il est montré que la relève s'est appuyée sur la culture d'outre-Manche à travers l'adoption de la cornemuse écossaise et l'invention du bagad, modèle breton du pipe band, et par la renaissance de la harpe celtique, reconstituée par le père d'Alan Stivell. Figure marquante du renouveau musical, Stivell fait l'objet d'un entretien filmé. On s'étonne néanmoins de le voir noyé dans une mosaïque de pochettes de disque d'artistes qui n'ont pas forcément

expo polémique !



repris à leur compte ses orientations sur l'identité celtique de la Bretagne, comme on nous le laisse penser.

Certes, la nécessité de condenser cette partie foisonnante des dernières décennies se comprend, mais résumer le propos au point de mettre, par exemple, sur le même niveau les festoù-noz, plus bretons que celtiques (même si des instruments irlandais y font, ici ou là, leur apparition), et les festivals comme celui, inter-celtique, de Lorient, est un malheureux amalgame. Il manque donc un peu de nuance par endroits.

L'exposition se conclue par un film d'animation aussi clair que synthétique sur les mécanismes mis en œuvre au milieu du XIX^e siècle dans ce phénomène de construction identitaire que cette dernière section replace dans un contexte élargi, puisqu'il a « touché de nombreux pays et régions d'Europe » nous dit-on.

Ainsi, la Bretagne n'est pas la seule dans la mesure où Finlande, Écosse ou même Normandie ont aussi été impactées par cette construction qui reposerait donc sur des « faux », c'est quand même ça qu'on nous invite à retenir, globalement, au long de l'exposition. D'accord, mais alors, pourquoi ne pas avoir cité nommément la France, dont le roman national commence par proclamer que ses ancêtres sont les Gaulois et qu'elle remonte à Clovis ?

Nous attendons donc avec grande hâte une exposition dans un musée national aussi riche que celle-ci sur un sujet aussi important et intéressant et qui s'intitulerait *Latine ?*. ●

● « Celtique ? », musée de Bretagne-Les Champs libres à Rennes, jusqu'au 4 décembre 2022.

Stivell retire son parrainage ● ● ● ● ● ● ● ● ● ●

Le parti-pris de l'exposition est tel qu'Alan Stivell, l'un des plus importants représentants musicaux bretons, a retiré son parrainage...

« Les responsables de cette exposition et le musée de Bretagne m'avaient demandé de [la] parrainer [...]. Ce thème est tellement central dans ma vie que je ne pouvais refuser » : c'est ainsi qu'Alan Stivell aborde sur son profil Facebook l'explication de son retrait.

Dans un premier *post*, le musicien concède avoir droit à une interview vidéo de dix minutes qui, précise-t-il, « [le] satisfait ». Il poursuit : « J'aime la recherche de l'objectivité. À une question « Celtique ? », on peut théoriquement avoir deux grandes réponses assez opposées. L'objectivité serait (comme chacun sait) une parité entre les deux grands points de vue. Ce n'est pas du tout le cas. La réponse vraiment positive à cette question (ma

position) est très très loin de bénéficier d'une parité. [...] Rester parrain pour voir les positions adverses en exergue, ce n'est évidemment pas possible. » Alan Stivell avoue avoir été aussi « beaucoup choqué » par la présentation d'un mouvement breton uniquement pro-nazi sans évoquer les résistants « nationalistes » bretons.

Dans un second *post*, à cette question « Celtique ? », Alan Stivell répond : « Celtique, pas de doute. [...] L'ensemble du monde occidental a gardé des traces [de son héritage celtique], souvent assez honteusement occultées, mais parfois revendiquées, comme en Galice.

« Mais c'est dans l'archipel comprenant Bretagne, Cornouailles, Galles, île de Man, Écosse, Irlande qu'on détecte un atavisme fort, depuis l'Antiquité celtique (ou l'expression un peu vague d'âge du Fer) et même avant.

« Il imprègne tous les domaines. Et, évidemment, pas d'étanchéité



Jerémy Kergourlay, CC BY-SA 4.0

entre ceux-ci. Cet héritage proprement celtique se mêle ici aux substrats plus anciens. Et ce métissage marque aussi l'identité commune de nos six pays. Ceci de la même manière qu'on parle de pays latins qui ne le sont pas purement non plus. D'ailleurs, les nations dites « latines » ont moins de points communs. »

➤ PAR LA RÉDACTION